

poète, qui croit à tout et qui admet tout. Mais c'est, il faut le dire, à cette condition, que le Brahma et le Purucha du Vêdânta, le Hiranyagarbha des Upanichads, l'Îçvara des sectateurs de Çiva, soient reconnus ou comme identiques avec Bhagavat, ou comme des manifestations de sa substance. A ce prix, il importe peu à l'auteur que chaque école ou chaque secte ait fait prédominer sur toutes les autres son idée ou son Dieu; ou pour mieux dire, plus les idées se sont élevées haut, plus les Dieux sont devenus suprêmes, moins il éprouve d'hésitation à les identifier avec ses conceptions et avec sa divinité.

C'est, je l'avoue, ce syncrétisme un peu grossier qui donne à notre poème cette physionomie étrange dont un lecteur européen pourra s'étonner. Les identifications perpétuelles que le poète fait de Bhagavat avec les nombreux personnages de la mythologie indienne, la profusion d'épithètes dont il se sert pour exprimer les attributs variés de son Dieu, les formes, quelquefois si inattendues, sous lesquelles il le représente, tout cela est bien fait pour dérouter les lecteurs que les procédés de l'esprit occidental ont accoutumés à ne se plaire qu'au développement successif et régulier des conceptions de l'intelligence. Une synthèse aussi vaste et quelquefois aussi confuse ne se laisse pas aisément débrouiller, et il faut une grande habitude des idées qu'elle recèle pour y découvrir les rapports qui lient ces idées les unes aux autres, et pour distinguer dans la foule des détails les faits généraux qui doivent les dominer et les réunir en groupes. Mais ce défaut qui choquera d'autant moins qu'on sera déjà plus familiarisé avec quelques-unes des productions de l'Orient, est en général celui de presque toutes les compositions indiennes. C'est l'excès de la principale qualité du génie brâhmanique, la fécondité; c'est l'abus d'une activité dont rien ne règle l'élan; c'est l'usage exagéré de